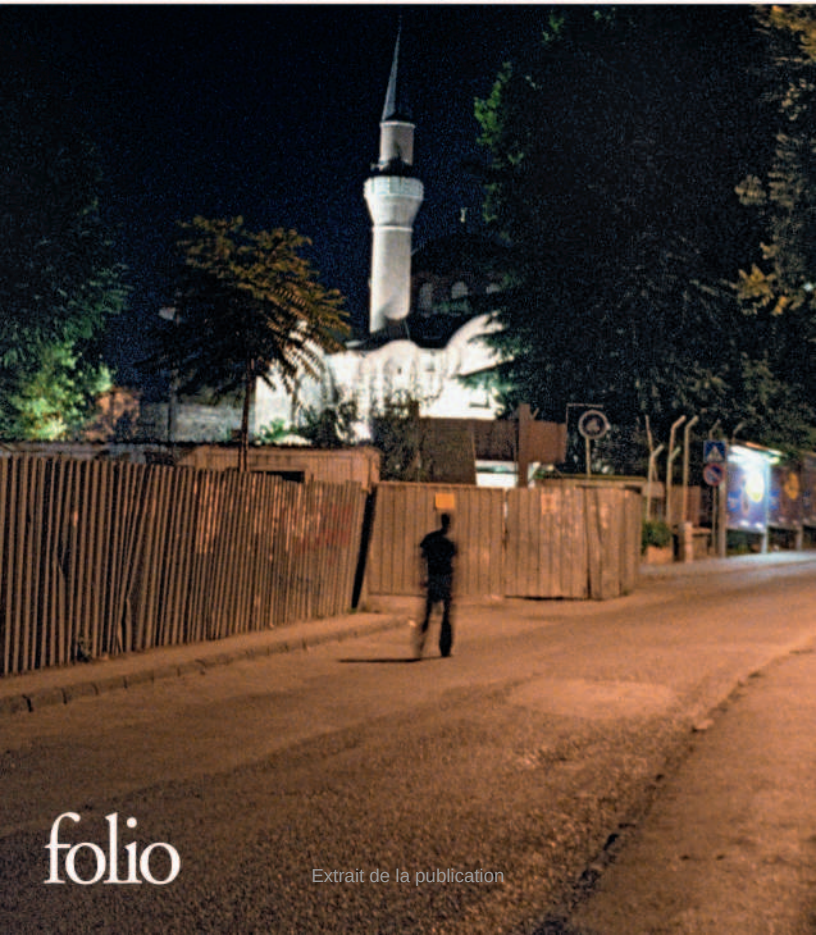
Orhan Pamuk

La maison du silence



folio

Extrait de la publication

COLLECTION FOLIO

Extrait de la publication

Orhan Pamuk

La maison du silence

Traduit du turc
par Munevver Andac

Gallimard

Extrait de la publication

Titre original :
SESSIZ EV

© *Orhan Pamuk, 1983.*
© *Éditions Gallimard, 1988, pour la traduction française.*

Extrait de la publication

Orhan Pamuk est né en 1952 à Istanbul. Il a fait des études d'architecture, de journalisme, et a effectué de longs séjours aux États-Unis (Université d'Iowa, Université Columbia).

Il est l'auteur notamment du *Livre noir*, prix France Culture 1995, de *Mon nom est Rouge*, prix du Meilleur Livre étranger 2002, de *Neige*, prix Médicis étranger en 2005 et prix Méditerranée étranger 2006, et d'*Istanbul. Souvenirs d'une ville*. Son œuvre est traduite en quarante langues.

Il a reçu le prix Nobel de littérature en 2006.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

1

— Le dîner est prêt, Dame. Si vous voulez bien vous mettre à table...

Elle n'a rien dit. Elle se tenait immobile, appuyée sur sa canne. Je suis allé la prendre par le bras, je l'ai aidée à s'installer. Elle s'est contentée de marmotter je ne sais quoi. Je suis descendu prendre son plateau dans la cuisine, je l'ai posé devant elle. Elle y a lancé un coup d'œil, sans toucher à rien. C'est quand elle a tendu le cou en grommelant que j'y ai pensé, j'ai sorti sa serviette, je la lui ai nouée au-dessous de ses immenses oreilles, en tendant les bras.

— Qu'as-tu préparé ce soir ? Je me demande ce que tu as encore pu fricoter...

— Des aubergines à l'huile. Vous m'en avez réclamé hier soir, vous avez oublié ?

— Les mêmes qu'à midi ?

J'ai poussé son assiette devant elle. Elle a saisi sa fourchette, l'a plongée dans une aubergine en continuant à grommeler. Après l'avoir longuement trifouillée, elle s'est décidée à manger.

— Et voilà la salade, Dame.

Je retourne à la cuisine, je me sers une aubergine, je m'assieds et je me mets à manger.

— Le sel ! Où est le sel, Rédjep ?

Extrait de la publication

Je suis remonté voir, la salière était là, à portée de sa main.

— Il est là, le sel !

— En voilà des innovations ! Pourquoi t'en vas-tu pendant que je dîne ?

Je ne lui ai pas répondu.

— Est-ce qu'ils n'arrivent pas, demain ?

— Mais oui, Dame, ils arrivent... N'alliez-vous pas mettre du sel ?

— Ne te mêle pas de ce qui ne te regarde pas ! Est-ce qu'ils arrivent, demain, oui ou non ?

— Ils seront là vers midi. C'est ce qu'ils ont dit au téléphone...

— Qu'y a-t-il d'autre à manger ?

J'ai emporté la moitié d'aubergine, j'ai disposé avec soin des haricots sur une assiette propre. Quand elle s'est mise à jouer avec les haricots en affichant une mine dégoûtée, je suis reparti, je me suis installé pour manger. Au bout d'un moment, elle m'a réclamé du poivre, mais j'ai fait semblant de ne pas l'avoir entendue. Puis elle a demandé des fruits, je suis revenu, j'ai poussé le compotier devant elle. Ses doigts fins, osseux, sont allés et venus sur les pêches, avec lenteur, comme une araignée à bout de forces. Puis ils se sont immobilisés.

— Elles sont toutes pourries ! Où as-tu trouvé ces pêches ? Tu vas sans doute les ramasser au pied des arbres ?

— Elles ne sont pas pourries, Dame. Elles sont bien mûres. Ce sont les meilleures que j'aie pu trouver. Je les ai achetées chez le marchand de fruits. Vous savez bien qu'il ne reste plus un seul pêcher, par ici...

Elle a fait mine de ne pas entendre et s'est choisi une pêche. Je suis reparti. Je n'ai pas trouvé le temps de terminer mes haricots que je l'ai entendue crier :

— Dénoue-moi ça ! Où es-tu passé, Rédjep, viens m'ôter ma serviette !

J'y suis allé en courant. Je tendais la main vers la serviette quand j'ai remarqué qu'elle avait laissé dans son assiette la moitié de la pêche.

— Désirez-vous des abricots, Dame ? C'est qu'ensuite vous me réveillez en pleine nuit sous prétexte que vous avez faim...

— Merci beaucoup ! Je ne suis pas encore gâteuse au point de manger ces déchets... Enlève-moi cette serviette.

Je me suis haussé sur la pointe des pieds pour défaire le nœud, elle s'est essuyé la bouche en faisant la grimace, puis ses lèvres ont remué comme si elle murmurait une prière. Elle s'est levée.

— Aide-moi à monter !

Elle a posé la main sur mon épaule, nous nous sommes engagés dans l'escalier ; à la neuvième marche, nous nous sommes arrêtés pour reprendre haleine.

— As-tu préparé leurs chambres ? m'a-t-elle demandé, à bout de souffle.

— Tout est prêt.

— Bon, bon. Allons-y...

Elle pesait sur moi de tout son poids à présent.

Nous avons repris notre ascension. Quand nous avons atteint la dernière marche, elle a dit :

— Dix-neuf ! Dieu merci, voilà qui est fait !

Puis elle est entrée dans sa chambre à coucher.

— N'oubliez pas d'allumer votre lampe, lui ai-je dit. Je vais au cinéma, moi !

— Au cinéma ! Un homme de ton âge ! Ne rentre surtout pas trop tard.

Je suis redescendu terminer mes haricots, puis j'ai fait la vaisselle. J'ai ôté mon tablier. J'avais déjà mis

ma cravate, j'ai pris ma veste, contrôlé mon portefeuille dans ma poche, puis je suis sorti.

Je m'aperçois qu'un vent frais souffle de la mer, c'est agréable, les feuilles du figuier bruissent. J'ai refermé le portail, marché vers la plage. Au bout du mur de notre jardin commencent le trottoir et les maisons de béton. Les gens sont assis sur leurs terrasses, ou dans leurs minuscules jardins, ils regardent tous la télé, ils écoutent les informations. Des femmes s'affairent devant les barbecues, elles non plus ne me remarquent pas. La viande sur les grils, la fumée. Des familles, des vies, qui m'intriguent. Mais dès qu'arrive l'hiver, il ne reste plus personne ici, le bruit de mes pas dans les rues désertes me fait alors frissonner. Soudain, j'ai eu froid, j'ai enfilé ma veste, je me suis engagé dans l'une des ruelles.

C'est drôle de penser que tous ces gens se mettent à table à la même heure, en contemplant la télévision ! Je me balade dans les ruelles. Une voiture s'arrête à l'extrémité de l'une des rues qui débouchent sur la petite place. Un homme en descend, une serviette à la main, l'ai fatigué ; c'est sûrement un mari qui arrive d'Istanbul, il entre chez lui une serviette à la main ; il se dépêche, peut-être parce qu'il est en retard pour dîner en face de la télé. Quand je suis retourné au bord de mer, j'ai entendu la voix d'Ismaïl :

— Loterie nationale ! Plus que six jours !

Il ne m'a pas vu. Et moi, je ne l'ai pas appelé. Il allait et venait entre les tables du restaurant, sa tête se balançait avec force. Quelqu'un l'a appelé d'une table, il s'est penché en tendant les billets à une petite fille vêtue de blanc, aux tresses retenues par des rubans. Elle examinait les billets avec un grand sérieux, son père et sa mère souriaient, l'air heureux. Je leur tourne le dos, je ne les regarde plus. Si j'ap-

Extrait de la publication

pelais Ismaïl, ou s'il m'apercevait, il s'empresserait de venir me rejoindre en boitant, il me dirait, pourquoi ne viens-tu plus nous voir, et moi je lui répondrais, c'est que vous habitez loin, Ismaïl, et la pente est trop raide, et lui me dirait, bien sûr, tu as raison, quand Dogan bey nous a donné cet argent, j'aurais mieux fait d'acheter un terrain par ici, et non au sommet de la route, j'aurais mieux fait de l'acheter ici, au bord de la mer, et pas là-haut, sous prétexte qu'on est là-bas plus près de la gare, je serais millionnaire à ce jour, et moi, je lui dirais, oui, bien sûr... Toujours le même refrain ! Et sa femme, une si belle femme, qui se contente de se taire en nous regardant... Pourquoi irais-je les voir ? Et pourtant, j'en ai envie parfois, surtout les nuits d'hiver, quand je ne trouve personne à qui adresser la parole, j'y vais alors, mais c'est toujours le même refrain...

Les cafés du bord de mer sont déserts. Toutes les télévisions sont allumées. Les garçons ont aligné des verres à thé, par centaines, qui étincellent de propreté à la lumière des grosses ampoules. Ils attendent la fin du journal télévisé et la foule des clients qui vont envahir les rues. Sous les tables vides, des chats. Je me remets à marcher.

De l'autre côté de la jetée, des barques ont été tirées sur le rivage. La petite plage est déserte et sale : algues, bouteilles, débris de plastique... Les gens racontent qu'on va démolir la maison d'Ibrahim, le loueur de barques, et même le café. Quand j'ai aperçu la lumière des fenêtres du café, j'ai été soudain pris d'émotion, à l'idée d'y rencontrer quelqu'un qui ne jouerait pas aux cartes, avec qui je pourrais échanger quelques mots, qui me dirait, ça va, je lui dirais, et toi comment ça va, on échangerait des propos, en criant très fort, à cause du vacarme de la télé

Extrait de la publication

et du chahut des clients : l'amitié, quoi... On pourrait même aller au cinéma ensemble.

Mais dès que je suis entré dans le café, toute ma bonne humeur s'est envolée, car ils étaient là, ces deux garçons. Et voilà qu'ils ont l'air tout joyeux de me voir, ils ricanent en se regardant, mais moi, je ne vous ai même pas vus, non, je regarde l'heure à ma montre, je cherche un copain... Nevzat est là, à gauche, assis à côté des joueurs de cartes, il suit leur jeu. J'ai tiré une chaise, je me suis assis à côté de lui. Je suis heureux. Je me tourne vers Nevzat, je lui souris.

— Salut ! Comment ça va, Nevzat ?

Il ne m'a pas répondu. Alors j'ai regardé la télé, moi aussi, c'est la fin du journal. Puis j'ai regardé les cartes qui vont et viennent, j'attends la fin de la manche, elle s'est bien terminée, mais alors, ils ont parlé entre eux, en riant, pas avec moi, et ils se sont esclaffés. Ensuite, la partie a repris, ils se sont replongés dans leur jeu. À la nouvelle donne, je me suis dit qu'il me fallait dire quelque chose.

— Le lait que tu m'as donné aujourd'hui était très bon, Nevzat.

Il hoche la tête sans quitter les cartes des yeux.

— Tu sais, le lait bien crémeux, c'est rudement bon.

De nouveau, il se contente de hocher la tête. Je regarde ma montre : neuf heures moins cinq. Et puis, je me tourne vers la télévision. Je m'y suis si bien plongé que je ne remarque que bien plus tard les ricanements des deux jeunes gens. Quand j'ai vu le journal qu'ils avaient déployé devant eux, oh mon Dieu, y aurait-il encore de ces photos, me suis-je dit avec terreur, et ils continuaient à me dévisager, puis à tourner les yeux vers le journal, et je me répète, ne t'en fais pas, Rédjep, ne leur attache pas d'impor-

Extrait de la publication

tance, et je me dis aussi, ils publient de ces photos, dans les journaux, ils sont si cruels, et ils les accompagnent de ces légendes, injustes ou idiotes, comme ils le font pour les photos de femmes nues ou celles d'ourses du zoo, qui viennent d'avoir des petits... Brusquement, je me tourne vers Nevzat :

— Comment ça va ? lui dis-je une fois de plus sans réfléchir.

Il s'est tourné vers moi un bref instant, en murmurant quelque chose que je n'ai pas entendu, et moi, je n'ai que la photo en tête, et je n'ai rien trouvé à lui raconter, et j'ai laissé échapper l'occasion d'avoir une conversation avec lui. De plus, j'ai fait la bêtise de me tourner vers les deux garçons. Nos regards se croisent, ils prennent un air encore plus sournois. Je me détourne. Un roi tombe sur la table. Les joueurs se lancent des injures, les uns tout contents, les autres désappointés. Une nouvelle partie commence : les cartes et la satisfaction changent de camp... Y a-t-il une photo dans ce journal ? Et puis, j'ai une idée : j'appelle le garçon :

— Un thé, Djémil !

C'était tout ce que j'avais trouvé comme diversion, de quoi oublier un bref instant, mais ça n'a pas duré longtemps, car je me suis remis à penser au journal que les deux garçons contemplaient en ricanant. Quand je me suis à nouveau tourné vers eux, ils avaient tendu le journal à Djémil, il était en train de regarder ce qu'ils lui montraient. Quand il a vu mon regard inquiet, Djémil a eu l'air ennuyé, il a crié soudain, d'une voix pleine de reproche :

— Vous n'êtes que des effrontés !

Et voilà, c'est trop tard, je ne peux plus faire semblant de n'avoir rien remarqué. J'aurais dû partir depuis longtemps. Les deux garçons, eux, rient aux éclats.

Extrait de la publication

— Que se passe-t-il, Djémil ? Qu'est-ce qu'il y a donc dans ce journal ?

— Rien du tout, quelque chose de bizarre...

Je crève de curiosité. J'essaie de me retenir, mais je n'y tiens plus. Je suis descendu de ma chaise, je me dirige vers Djémil, comme fasciné, à pas lents, en passant tout près des garçons.

— Donne-moi donc ce journal !

Il fait un geste, comme pour me le cacher.

— C'est drôle ! me dit-il tout gêné. Est-ce possible ? Est-ce que c'est vrai, cette histoire ?

Il s'est tourné vers les jeunes, a répété, tas d'effrontés, puis Dieu merci, il a fini par me tendre le journal. Je le lui arrache, je l'ouvre, mon cœur bat la chamade. J'étouffe, je regarde l'endroit qu'il me désigne, avec confusion, mais pas de photo, non...

— Où est-ce ?

— Là, me dit Djémil, en touchant le journal du bout des doigts ; il a l'air intrigué.

Je me dépêche de lire : « La tribune de l'histoire... Les trésors historiques d'Uskudar... Le poète Yahya Kémal et Uskudar... » Puis des titres en petits caractères : « La mosquée de Mehmet pacha le Roum... La mosquée Ahmediyé et sa fontaine... La mosquée de Chemsi pacha et sa bibliothèque... »

Le doigt de Djémil glisse un peu plus bas, timidement, et je peux lire : « La maison des nains à Uskudar. »

Le sang me monte au visage. J'ai lu l'article, d'un seul trait : « Il y avait autrefois, à Uskudar, une maison pour les nains, une maison construite, non pour des gens normaux, mais spécialement pour des nains, où rien ne manquait, les dimensions des pièces, des portes, des fenêtres, des escaliers avaient été calculées pour eux, si bien qu'un individu de taille moyenne devait se plier en deux pour y péné-

Extrait de la publication

trer. Selon les recherches de Suheyl Enver, professeur d'histoire de l'art, c'est l'épouse du sultan Mehmet II, mère du sultan Ahmet Ier, qui avait fait construire cette maison, parce qu'elle raffolait des nains. La passion excessive qu'éprouvait cette sultane pour ses nains est bien connue dans l'histoire du Harem... Soucieuse d'assurer après sa mort une vie paisible à ses petits favoris pour lesquels elle éprouvait une profonde tendresse, la sultane Handan aurait fait construire ce foyer par Ramazan, menuisier en chef du Sérail. Mais comme Evliya Tchélébi, qui décrit Uskudar à la même période, n'en parle pas dans ses livres, nous ne pouvons affirmer avec certitude que cette étrange maison ait jamais existé. Si elle a vraiment été construite, elle a dû être anéantie dans le grand incendie de 1642, qui détruisit la plus grande partie d'Uskudar... »

J'étais bouleversé. Mes jambes tremblaient, la sueur ruisselait dans mon dos.

— Ne t'en fais pas, Rédjep ! m'a dit Djémil. Pourquoi attaches-tu de l'importance à ces petits insolents ?

Moi, je mourais d'envie de relire l'article, mais j'en étais incapable. J'avais de la peine à respirer. Le journal m'a glissé entre les doigts, est tombé sur le plancher.

— Assieds-toi donc là, m'a dit Djémil. Tu te sentiras mieux. Cette histoire t'a vexé, bien sûr, ça t'a fait de la peine.

Il s'est tourné vers les jeunes et a répété :

— Tas d'effrontés !

Moi aussi, je les ai regardés, en vacillant. J'ai vu qu'ils me lorgnaient avec une curiosité sournoise.

— Oui, ça m'a fait de la peine...

Je me suis tu un instant pour me ressaisir, et puis, j'ai rassemblé mes forces pour arriver à parler :

Extrait de la publication

— Je ne suis pas triste parce que je suis nain ; à vrai dire, ce qui m'a fait de la peine, c'est de voir qu'il y a des gens assez cruels pour se moquer d'un nain de cinquante-cinq ans...

Il y a eu un long silence. Les joueurs de cartes m'avaient entendu, je crois bien. Le regard de Nevzat s'est posé sur moi. A-t-il compris ? Les jeunes gens baissent la tête, un peu honteux sans doute. J'ai le vertige, la télévision rugit.

— Effrontés ! répète Djémil machinalement.

J'ai fini par atteindre la porte.

— Arrête, Rédjep ! Où t'en vas-tu ainsi ? me crie Djémil.

Je ne lui réponds pas. J'ai fait quelques pas en titubant, en tournant le dos aux lumières vives du café. Je me retrouvais dans la fraîcheur de la nuit sombre.

J'ai peine à marcher, mais je m'efforce à faire quelques pas encore, je vais m'asseoir sur l'un des bollards au bord de la jetée. J'aspire l'air, profondément, mon cœur bat encore avec force. Que faire à présent ? Les lumières des restaurants, des « casinos », étincellent au loin. On a accroché des lanternes multicolores dans les arbres, et sous les lumières, il y a des gens qui mangent, qui se parlent. Oh mon Dieu !

La porte du café s'est ouverte. J'entends la voix de Nevzat :

— Rédjep, Rédjep ! Où es-tu passé ?

Je ne lui ai pas répondu. Et lui ne m'a pas vu, il est rentré dans le café.

Je ne me suis levé que bien plus tard, quand j'ai entendu le grondement de la micheline qui va à Ankara. Il était donc neuf heures dix et je me répétais qu'il ne s'agissait après tout que de paroles, un nuage de sons qui s'évanouissent dès qu'ils sont émis ! Cette idée me calme un peu, mais je n'ai pas

envie de rentrer à la maison et je n'ai rien d'autre à faire : je vais aller au cinéma. Je ne suis plus en nage, le rythme de mon cœur a ralenti ; je me sens mieux. Je respire un bon coup, profondément, et je me mets à marcher.

Le café est loin derrière moi, à présent, ils ont dû déjà tout oublier, les mots et moi, et la télévision doit continuer à gueuler. Les deux garçons — si Djémil ne les a pas mis à la porte — sont sans doute en quête de quelqu'un dont ils puissent se payer la tête. Je suis à présent dans l'avenue, il y a foule, les gens ont terminé leur dîner, ils font un petit tour, pour la digestion, avant d'aller s'asseoir dans les cafés ou de retourner s'installer devant leur télévision. Ils vont manger une glace, se saluer, bavarder, les femmes et les maris qui reviennent d'Istanbul avant la tombée du soir et les enfants toujours en train de bouffer quelque chose, ils se connaissent tous, ils se disent bonsoir. Je suis passé devant les restaurants. Ismaïl n'est plus là. Il est sans doute en train de gravir la côte, après avoir vendu tous ses billets. Je ferais peut-être mieux d'aller chez lui au lieu d'aller au cinéma, on bavarderait un peu. Mais ce sont toujours les mêmes mots...

Il y a foule à présent dans l'avenue. Les voitures arrêtées devant les débits de glaces, les promeneurs qui avancent par groupes de trois ou de quatre, ralentissent la circulation. Je porte une cravate, ma veste est convenable, mais je ne peux pas supporter tant de monde, je m'engage dans une rue. Des enfants jouent à cache-cache entre les voitures garées le long des rues étroites, éclairées par la lumière bleuâtre des télévisions. Quand j'étais gosse, j'avais beau me dire que je pourrais très bien jouer à cache-cache, je n'ai jamais eu le courage de me mêler aux autres enfants, comme le faisait Ismaïl. Si

j'avais osé, j'aurais sûrement été le meilleur, par exemple, je me serais caché dans les ruines du caravansérail, là où ma mère affirmait qu'il y avait eu des pestiférés, autrefois, et au village, je me serais caché dans l'étable, je n'en serais plus sorti, personne alors n'aurait pu se moquer de moi, et ma mère se serait mise à ma recherche, où est passé ton frère, Ismaïl, et lui aurait répondu en reniflant, comment veux-tu que je le sache, et moi, je les aurais écoutés de ma cachette, en me répétant, je vis tout seul, maman, en secret, sans me montrer à personne, et ma mère aurait tellement pleuré que je lui aurais dit, ça va, ça va, je sors de ma cachette, tiens regarde, je suis là, maman, je renonce à me cacher, et ma mère m'aurait dit, pourquoi te caches-tu ainsi, mon petit, et moi je me serais dit, elle a peut-être raison, il n'y a pas de raison pour que je me cache, après tout, et j'aurais oublié, pour un instant...

C'est alors que je traversais en toute hâte l'avenue que je les ai vus : monsieur Sitki. C'est qu'il a grandi lui, il s'est marié, il est en compagnie de sa femme, il a même un fils aussi grand que moi. Il m'a reconnu, m'a souri, il s'est arrêté :

— Bonsoir, Rédjep éfendi, comment vas-tu ?

J'attends toujours qu'eux m'adressent la parole.

— Bonsoir, monsieur Sitki, ça va bien, merci.

Il me serre la main. Mais pas sa femme. L'enfant me regarde avec crainte et curiosité.

— Tu sais, chérie, Rédjep éfendi est l'un des premiers habitants de Fort-Paradis.

Sa femme acquiesce d'un signe de tête en souriant. Moi, je suis tout content, fier de faire partie des anciens de Fort-Paradis.

— Et la grand-mère va bien ?

— Couci-couça. La Dame passe son temps à se plaindre.

— Cela en fait, des années ! Et où est Farouk ?
— Ils arrivent demain.

Il s'est tourné vers sa femme, il lui explique que monsieur Farouk et lui sont des amis d'enfance. Puis nous nous quittons, sans nous serrer la main, avec un simple salut de la tête. En ce moment, il parle sûrement de son enfance à sa femme, il doit parler de moi, il doit lui raconter comment je leur apprenais à pêcher le muge dans la mare, quand ils étaient gosses ; à présent, l'enfant doit lui poser la question, papa, pourquoi cet homme est-il si petit ? Parce que sa mère l'a eu hors du mariage. Voilà ce que je me disais autrefois. Monsieur Sitki s'est marié, lui, monsieur Farouk aussi, mais il n'a pas eu d'enfant, lui, et comme c'était le contraire pour ma mère, la maîtresse nous a expédiés au village, ma mère et nous. Mais les mots qu'elle a hurlés avant de nous chasser et surtout quand elle nous frappait de sa canne, maman et nous, il paraît que ma mère lui a dit, arrêtez, Dame, ces enfants ne sont pas fautifs... Parfois, j'ai l'impression d'avoir entendu ces paroles, ce jour-là, ce jour terrible...

Je me suis engagé dans la rue où se trouve le cinéma, à présent j'entends la musique, celle que l'on joue avant le film. C'est toujours bien éclairé, ici. J'examine les affiches : *Rendez-vous au paradis*. C'est un vieux film. Sur une photo, on voit Ediz Hun serrer Hulya Koçyigit dans ses bras. Et puis, voilà Ediz en prison. Et là, c'est Hulya en train de chanter, mais personne ne pourrait deviner, sans voir le film, comment ces événements se succèdent. C'est peut-être pour cela que l'on accroche ces photos à l'extérieur : pour susciter la curiosité du passant. Je vais au guichet : une place, s'il vous plaît. La caissière me tend un ticket. Merci. Je lui demande si le film est bon. Elle ne l'a pas vu. Parfois, il me prend comme ça des

Extrait de la publication

envies soudaines de parler. Je vais m'installer à ma place. J'attends. Au bout d'un moment, le film commence.

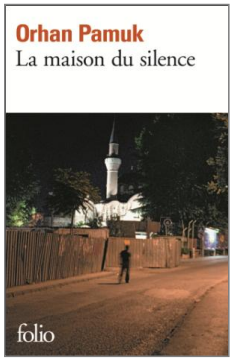
Tout d'abord ils se rencontrent, mais lui ne plaît pas à la fille qui est une chanteuse, mais le jour où le jeune premier l'arrache aux griffes des méchants, elle se met à l'aimer, elle comprend qu'elle est amoureuse de lui, mais son père s'oppose à ce mariage. Puis le jeune homme se retrouve en prison. Et puis, c'est l'entracte. Je ne quitte pas ma place, je ne veux pas me mêler à la foule. Et puis, le film reprend, la jeune fille épouse le patron du cabaret, mais ils n'ont pas eu d'enfant et ils n'ont rien fait pour en avoir. Quand son mari l'abandonne pour une femme de mauvaise vie, et quand Ediz réussit à s'évader, ils se retrouvent dans une maison tout près du pont sur le Bosphore, et Hulya Koçyigit chante une chanson. J'étais tout drôle en l'écoutant. Finalement, le jeune homme s'efforce de la sauver, de l'arracher à ce méchant mari, qui a d'ailleurs subi son châtiment, et à présent, on devine qu'ils pourront se marier. Le père de la jeune fille les regarde s'éloigner, tout heureux, et eux avancent sur la route, bras dessus, bras dessous, ils marchent, ils marchent, ils deviennent de plus en plus petits sur l'écran, et puis on lit FIN.

Les lumières se rallument, nous sortons, tout le monde parle du film. Je voudrais bien en discuter avec quelqu'un, moi aussi. Il est onze heures dix. La Dame doit sûrement m'attendre, mais je n'ai pas envie de retourner à la maison.

Je marche vers le chemin de la plage. Monsieur Kémal, le pharmacien, est peut-être de garde, il souffre peut-être d'insomnie. Je pourrais entrer le voir, en le priant de m'excuser, on parlerait, je lui raconterais des choses, il m'écouterait, l'air songeur, en regardant les jeunes qui organisent des courses

174470

Extrait de la publication



La maison du silence Orhan Pamuk

Cette édition électronique du livre
La maison du silence d'*Orhan Pamuk*
a été réalisée le 13 avril 2011
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070437894).
Code Sodis : N49648 - ISBN : 9782072447327.
Numéro d'édition : 174470.

Extrait de la publication